

LE PERE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS France	Un an 6	RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris	ABONNEMENTS Extérieur	Un an 8
	Six mois 3			Six mois 4
	Trois mois 1 50			Trois mois 2

Hardi, les Cheminots! NE FOIREZ PAS!

LA VERMINE NOIRE PULLULE TOUJOURS



HARDI, LES CHEMINOTS

La grande grève des prolos du chemin de fer qui se mijote depuis belle lurette — non seulement depuis des semaines, mais encore des mois, — va-t-elle enfin aboutir à quelque chose?

Ou bien, tout le raffut fait autour de cette idée va-t-il tourner en vessie de loup?

La solution — telle que je la flaire — m'apparaît dépendre de deux éléments divers :

Primo, les grosses légumes des Compagnies,

Deuxièmo, les prolos de tous les métiers divers.

Selon que sera la réponse de ces deux éléments divers, la grève des cheminots se

réalisera, tournera en mouvement sérieux, ou bien foirera en eau de boudin.

La question, posée ainsi, interrogativement par les gas de chemins de fer qui groument, contre l'infamie exploitation que leur font endurer les matadors des Compagnies est bougrement trop parlementaire.

Pourquoi épiloguer avec les exploités ? Est-ce que, lorsque ces chameaucrates s'avisent de faire crever de faim un prolo, ils l'avertissent à l'avance et, chapeau bas, lui demandent : « S'il lui agréé d'être fichu à la rue ? »

Les capitalos ne poussent pas si loin la politesse.

Eh donc, pourquoi les prolos le font-ils ?

Pourquoi prennent-ils la précaution bécasse d'avertir les Compagnies qu'ils ont le désir de leur administrer une morniffe ?

Cré pétard, on n'est pas si truffes !

On cogne d'abord...

Et, si besoin est, on discute ensuite !

Voilà pour l'attitude à tenir vis-à-vis des charognards exploités. A l'égard des prolos des autres métiers, il n'y avait pas, non plus, à faire tant de mignes : les cheminots semblent trop subordonner leur action à l'assentiment des autres corporations.

C'est vouloir contenter tout le monde et son père !

Quand on a bougrement envie d'agir on

retrouse ses manches, on décroche l'éventail à bourriques et on marche...

Inutile d'aller mendigoter des conseils à Pierre ! Superflu d'aller tâter le pouls à Paul !

A écouter les cancons des uns et des autres on risque de se métamorphoser en pâte de guimauve.

—o—

Qu'on n'aille pas conclure de mon jaspillage qu'il faut foncer, kif-kif des hurluberlus.

Ne confondons pas soupe au lait avec eau bouillante.

Certes, pour l'attitude vis à vis des Compagnies, il n'y a pas à barguiner : on ne parlemente jamais avec ses maîtres. Et il y a des motifs sérieux : discuter avec des animaux pareils, c'est tendre la perche à la défaite. Les exemples en sont aussi nombreux que les étoiles du ciel : l'histoire du populo n'est que la collection des vestes que lui ont valu ses parlottages avec les bandits de la haute.

Donc, y a pas d'erreur : plus on va vite et fort contre les capitalos, plus on a de chance de les foutre en l'air... ou, tout au moins, de les faire capituler.

Aussi, je considère comme... maladroit — sinon plus ! — les démarches faites depuis belle lurette par le syndicat des cheminots.

Ces démarches ont fait autant, pour la cause des prolos, que de pisser dans un violon.

Seules, les Compagnies ont tiré profit de ces processionnades : les capitalos ont flairé à qui ils avaient à faire, ils ont soupesé leurs ennemis... et ça les a rassurés.

Tellement rassurés que, l'un de ces jean-foutre, le directeur du Chemin de fer du Midi, a déclaré à ces mendigoteurs :

« Les Compagnies ne céderont que lorsqu'elles y seront forcées. »

Ce qui veut dire : « Vos bravades nous effarouchent tellement peu qu'on vous met au défi de faire grève... Certes, la grève serait notre déconfiture : si les chefs de gare mettaient la clé sous la porte, si les aiguilleurs démantibulaient les aiguilles, si tous les fils télégraphiques — qui sont au réseau ferré ce que sont les nerfs au cerveau — étaient embrouillés ou dépioités... Devant attitude si audacieuse, nous n'aurions qu'à céder... Mais, nous roupillons tranquilles : vous êtes des fausses-couches ! La grève sera reculée jusqu'à la semaine des quatre jeudis... »

Voilà ce qu'un directeur de Compagnie de chemin de fer a eu le culot de répliquer aux parlementaires du syndicat ; et ceux-ci, au lieu de lui river son clou dar-dar, se sont inclinés poliment et ont ajouté :

« Nous reviendrons ! »

Zut alors ! Vous avez de la constance... là ou il ne faut pas.

—o—

Heureusement, tous les cheminots ne sont pas d'un tempérament si lambineur et escargotique.

A preuve, les gas qui ont gourmandé le conseil d'administration du syndicat.

Un chef de gare a écrit aux bons bougres, leur demandant : « Que foutez-vous ?... Etes-vous momifiés ?... » Et il a ajouté :

« Les députés ont voté une loi toute en notre faveur, mais vous avez pu voir qu'ils comptent bien qu'avec l'aide du Sénat, elle restera lettre morte. »

T'es encore naïf, mon pauvre chef de gare ! Pardienne, les bouffe-galette comptent bien que la loi en question ne sera pas votée par les cornichons sénatoriaux — sans cela, ils auraient oublié de la voter... Je cesse de t'interrompre et je continue à te citer :

« Si le Sénat la repousse, comme c'est certain, c'est au syndicat à déclarer la grève générale. Nous sommes 85.000. C'est assez. »
 « Si la loi est repoussée et que le syndicat n'ait pas fait acte d'énergie d'ici la fin de l'année, JE CROIRAI QUE NOUS SOMMES UNE MAJORITÉ DE LACHES ET D'IMBÉCILES BONS A MENER A COUPS DE FOUET, et je donnerai ma démission de syndiqué. »

Un autre chef de gare repique au truc :

« Qu'attendez-vous, amis ? Quand faudra-t-il qu'aux portes de ma gare, je colle l'écrêteau : « FERMÉ POUR CAUSE DE GRÈVE ? » J'attends le signal ; je suis des vôtres, car, comme vous, j'ai jadis souffert de la faim ; car, aujourd'hui encore, je souffre des injustices ; car enfin, comme vous, je suis un exploité ! »

Or, foutre, si les chefs de gare se morfondent d'impatience, que doit-il être des autres : les esclaves de la ligne qui triment des douze et quinze heures pour un salaire de famine ?

Les bonnes bougresses de garde-barrières, les poseurs de la voie, les hommes d'équipe, les aiguilleurs, les conducteurs, les mécaniciens et toute la foultitude des prolos aux fonctions variées — dont seule est identique l'exploitation, tous ceux-là ont des fourmis dans les doigts de pied.

Ils attendent qu'on tourne le disque !

—o—

Si je trouve rudement nicodèmes les pro-

cessionnades près des crapules des Compagnies, la démarche faite par le Syndicat des cheminots près des autres syndicats m'offusque moins, à condition que cette démarche ne soit pas une demande d'aide ou de conseil, qu'elle ne soit qu'un avertissement donné à des camaros.

Il est évident qu'une grève des chemins de fer apparaît actuellement comme le plus grand coup de chien économique qui puisse dégouliner sur la hure des capitalos.

Au delà... c'est la révolution !

Que feraient donc les autres syndicats en pareille occurrence ?

Il y a des chances pour qu'ils soient obligés de cesser le turbin.

L'arrêt des chemins de fer c'est la société bourgeoise foutue à deux doigts de l'agonie, c'est comme qui dirait l'arrêt de la circulation du sang dans la bedaine d'un cochon gras.

Ce serait la grève forcée pour une foultitude de métiers. Eh bien, pourquoi les prolos acculés à la grève ne tireraient-ils pas profit du grabuge des cheminots pour entrer en conversation rouspéteuse avec leurs exploités ?

Puisqu'on serait en face de la grève générale des chemins de fer, pourquoi les autres corporations ne suivraient-elles pas le mouvement, de façon que la grève générale batte son plein carrément ?

Cette attitude est d'autant plus indiquée qu'à tous les derniers congrès corporatifs la Grève Générale a été acclamée.

Il semble donc que les cheminots n'ont pas tout à fait tort d'avertir les turbineurs voisins afin qu'ils ouvrent l'œil et tirent des plans. Et la réponse que peuvent faire les syndicats aux cheminots est toute simple :

« Marchez les gas ! On marchera ! »

HORREURS MILITAIRES

ABATTOIRS PATRIOTIQUES

L'invasion de Madagascar étant à peu près dans le sac, la consommation des troubades s'en trouve ralentie.

Ça ne pouvait pas durer !

Les jean-foutre de la haute ont donc cherché un joint pour déquiller les fistons du populo — ou tout au moins pour leur délabrer les tripes et les rendre ainsi incapables de rouspétance.

Les casernes étaient tout indiquées pour ce turbin criminel : ne sont-elles pas des cambuses où mijotent les pourritures physiques et les syphilis morales ? Où on inculque aux jeunesse l'esprit de discipline, d'obéissance, d'avachissement, où on les châtie de toute énergie et où on leur apprend à vivre en feignasses ?

Déjà, dans le train-train courant, il s'y fait une importante consommation de chair humaine, — soit d'une façon soit d'une autre.

Ceux qui ont l'échine peu souple — s'ils ne sont pas founiards et pénards, s'ils ne savent pas tirer au cul et naviguer en douceur entre les écueils caserniers, vont échouer à Biribi ou au conseil de guerre :

D'autres, ne pouvant s'accoutumer à la désespérante existence des casernes, cherchent à se fuir de cet enfer. Faute de pognon, et la frontière étant trop loin, jouer de la fille de l'air leur semble impossible et ils s'évadent dans la mort : ils font risette à la Camarde.

Combien désertent de cette façon ? Le compte en est difficile. Les galonnards n'aiment pas qu'on trompette la disparition de ces désespérés : ils sont morts, cela suffit !

La litanie en serait longue, nom de dieu ! Rien que ces six dernières semaines on a signalé une quarantaine de suicides de troubades — et la liste est bougrement loin d'être complète !

—o—

Ce n'est pas déjà trop mouche ! Pour arriver à mieux — et accélérer l'abattage — il suffisait donc d'accélérer le mouvement.

C'est ce que viennent de faire les chameaucrates.

Et ils n'y ont pas été avec le dos de la cuillère : ils ont eu recours à l'empoisonnement.

C'est simple, pratique... Et ça attige des tapées de troubades à la fois.

Ça vaut une expédition coloniale, pour foutre sur le flanc les fils du populo.

Rien de plus simple : les boîtes de conserves sont là pour un coup. Il suffit de les laisser vieillir suffisamment et de ne les fiche à bouffer aux troubades que lorsque ça cocotte salement.

On est sûr alors que c'est de la belle poison et une distribution de *singe* équivaut à une tournée de bouillon de onze heures.

Or donc, l'opération étant certaine, on n'a pas eu besoin de barguigner : la distribution de pourriture s'est pratiquée en grande largeur.

Il y a huit jours, une première distribution de *singe*, à Tours, au 3^e escadron du 3^e régiment de cuirassiers expédiait quinze troubades à l'hôpital et une soixantaine à l'infirmerie ;

Le lendemain, c'était au tour du 4^e escadron du même régiment, et comme on avait eu soin de le fader, le résultat a été identique.

Puis, coup sur coup, voici que « la séance continue », comme dirait l'hippopotame Dupuy :

A Tarascon, l'opération s'est faite sur le 11^e dragons ; sur 600 troubades, plus de 60 ont été fichus à cul et embarqués pour l'infirmerie.

Et ce n'est pas fini !

Samedi, à Nancy, une distribution de *singe* faite à la 3^e compagnie du 69^e lignard a échaudé une riche tiulée de trouffions ; les plus malades seuls, une quarantaine, ont été fourrés à l'infirmerie.

A qui le tour maintenant ?

—o—

Et foutre, avais-je raison de dire que ce fourbi était une belle concurrence aux expéditions coloniales ?

Le *singe* déquille les troubades aussi facilement que les fièvres de Madagascar et beaucoup mieux que les flingots des patriotes malgaches.

Il est donc probable que, devant de si mirifiques résultats, les gros charognards de la haute vont continuer le meurtrier fourbi.

Pour la frime, afin de ne pas laisser supposer au populo que ce rétamage de ses fistons est le résultat d'un système, les grosses légumes vont ouvrir des enquêtes jusqu'à plus soif.

Et, parallèlement, on continuera à ouvrir les boîtes de *singe* pourri et à servir cette poison aux troubades.

Si les malheureux intoxiqués n'en attrapent pas la crève ils en resteront au moins attigés pour un bout de temps et, en les inoculant ainsi en douce, on arrivera à transformer en chiffes molles et en aztèques des types qui étaient bien râblés.

C'est ce que guigne la bourgeoisie, afin que, une fois hors des casernes, les types soient incapables de révolte et tout juste bons à faire des larbins.

ADMINISTRATIOMANIE

On est bougrement économe, à la Volière Municipale de Paris.

On l'est d'une façon pyramidale !

Seulement, crédieu, on l'est surtout pour des couillonades de rien : on est économes quand il s'agit de centimes et non quand il est question de faire valser les millions.

Ainsi, par exemple, sur des levés de plans et des études pour amener à Paris les sources du Loing et du Lumin, il a été économisé deux ronds.

Par exemple, il serait intéressant de savoir, en comparaison, combien de billets bleus ont été dépensés à gueuletonner par les leveurs de plans, aux frais de la princesse municipale ?

Je continue d'énumérer les économistes :

Sur l'installation des usines de Clichy et de Colombes pour l'épandage des eaux d'égout d'Achères il a été économisé dix-sept sous.

Sur les travaux de canalisation et de distribution des eaux d'égout aux terrains d'Achères il a été économisé quatorze centimes.

Mais, voici plus mirabolant : sur la construction d'un mur qui sépare la forêt de Saint Germain des terrains d'épandage et qui a plusieurs kilomètres de longueur, on a économisé un centime.

Mince d'économies, nom de dieu !

Un centime sur un mur qui a coûté peut-être plus d'un million à bâtir, y a de quoi en rouler.

Des nicodèmes pourront s'extasier devant une telle précision, — moi pas !

Ces grattages de centimes cachent des gaspillages faramineux et ne sont qu'un chiquet cynique. On a foutu de la régularité dans les additions, mais on s'est bien gardé d'éviter les sous-tractions.

Si on pouvait tout éplucher par le menu on se rendrait compte que ces alignements de chiffres ne sont qu'amusettes de gratte-papiers qui, n'ayant rien de sérieux à fiche, veulent épater les populations par des chiffres épastrouillants.

Evidemment, le rond-de-cuir qui a inventé l'économie d'un centime sur le mur d'Achères a dû se payer une bosse de rigolade.

Ce qui est plus sérieux que ces couillonnades c'est les gaspillages qui s'opèrent dans les services de la municipalité. Il n'y a rien d'exagéré en affirmant que c'est pire encore que dans les services de l'Etat central. Chaque bon bougre peut d'ailleurs s'en assurer facilement : il n'y a qu'à relouer un trottoir fendillé et à guigner le nombre d'inspecteurs, de surveillants, de chefs, de contre-coups, — tous employés de la Ville, — qui viendront examiner la fente; il en passera pour le moins une dizaine avant que s'amènent les vrais prolos avec la chaudière à bitume.

Je n'exagère pas, nom de dieu!

Pour preuve, il n'y a qu'à se balader aux machines élévatoires de Javel. Dans cette usine le turbin est fait par cinq prolos : deux machinistes, deux chauffeurs et un manœuvre qui roule le charbon.

Et combien de chefs ?

Je ne vous le donne pas à deviner les copains, vous n'y arriveriez pas. J'accouche :

Trois!... Oui, y a trois chefs pour surveiller cinq prolos.

Quoique ça, je vous fiche mon billet que si, à la fin de l'année, on vous collait sous le blair les comptes de l'usine de Javel, tout y serait d'équerre et, peut-être, le gratte-papier aurait-il réservé quelques centimes d'économie pour vous épater.

Fumisterie que cela ! La véritable économie ne consiste pas à faire cadrer des chiffres, elle consiste à envoyer paître, — à coups de souliers dans le cul, — toutes les feignasses budgétivores... Mais un tel turbin n'est pas de la compétence des conseillers cipaux.

J'en reviens aux trois chefs de l'usine de Javel :

Le numéro un est conducteur principal ;

Le numéro deux, le contre-coup, mérite un astiquage spécial : c'est le fameux Guimbert, plus connu comme président du syndicat des employés-larbins des chemins de fer, — syndicat à tout faire où sont enrôlés les lèche-croupions des richards et dont la seule fonction consiste à dénoncer et à entraver le turbin des cheminots qui veulent aller de l'avant. Pour faire plaisir aux compagnies des chemins de fer, la gouvernance a collé une wilsonnienne à la boutonnière de ce Guimbert.

Bonne idée ça ! Bibi jubilerait ferme si le truc se généraliserait : si les grosses légumes prenaient l'habitude de marquer au rouge tous les jean-foutre, on saurait au moins à quoi s'en tenir et, en cas d'envie de s'essuyer les pieds, les bons bougres auraient des paillassons tout indiqués.

Turellement, la décoration n'a pas donné au Guimbert la compétence qu'il n'a jamais eu — et qui est d'ailleurs inutile à un contre-coup. Des bons bougres assurent que, jamais de sa sacrée vie, il n'a été mécanicien — tout au plus s'est-il signalé par une connaissance approfondie dans l'art de lécher les doigts de pied aux puissants.

Comme de juste, autant cet animal est plat-cul avec les grands, autant il est rogneux, hargneux, teigneux avec les petits : les cinq prolos Javel en savent quelque !

Le numéro trois de la trinité feignasse de l'usine est le brigadier; aussi gafeux que Guimbert, il lui obéit au doigt et à l'œil.

N'ayant rien à fiche, ces trois mecs passent leur journée à canuler les cinq prolos qu'ils ont sous leur coupe, à échaffauder des chicanes et à tirer des plans de mistouffe.

—o—

Je m'arrête, foutre, et je conclus : toutes les administrations se valent !

Si réguliers que paraissent les comptes de la municipalité ils sont aussi tripatouillés que d'autres.

Qui dit administration dit gaspillage faramineux.

Le seul distinguo à faire, le voici :

De toutes les administrations, la municipalité est peut-être celle qui regorge le plus de surveillants, chefs, contre-coups, sacs-à-mistouffes et autres feignassons de même calibre. On contente beaucoup de sangsues et on distribue peu à chacune.

A la gouvernance centrale, c'est une autre paire de manches : on fiche des gros fromages aux favoris ! On a expédié un Doumer s'enrichir au Tonkin et on colle une recette qui rapporte cent mille balles par an à un Delpeuch, bouffegalette en rupture d'aquarium.

Ce qui revient à dire que chaque administration gaspille et tripote selon ses moyens.

Pour ce qui est de nous autres, bonnes poires populaires, qui payons les fromages — gros et petits — nous serions de rudes gourdes si on n'enveloppait pas de la même haine toutes les administrations, grandes et petites, gouvernementales et municipales.

INONDATION RATICHONNESQUE

Le jour où le populo foutra les pieds dans le plat, il aura un sacré compte à régler avec les crapulars républicains — tant opportunards que radicaux.

Voilà presque un quart de siècle que ces vermines tiennent la queue de la poêle et, tout en se donnant des airs anticléricaux ils n'ont guère fait d'autre besogne que de tendre la perche aux jésuites.

Tant que ces jean-foutre de républicains ont pu supposer que le populo se contenterait de crever à la peine, sous un régime qui n'est que la monarchie, sans l'étiquette; tant qu'ils ont eu l'espoir que nos plus grandes aspirations se limiteraient à des balourdises politiques, telles que la révision de la constitution, l'assiette de l'impôt et autres blagues, ils ont mangé du curé.

Mais, dès que le populo manifesta l'intention de se torcher de la politique et de s'atteler à besogne plus sérieuse — et seule profitable — telle que la révision des fortunes et le chambardement de toutes les autorités, les républicains ont foutu de l'eau bénite dans leur vin : ils ont reconnu la nécessité de la religion — oh, pas pour eux ! — mais pour le peuple.

Et on s'est mis à faire risette aux jésuites que cette crapule de Ferry avait fait mine d'expulser en 1881 : on les a laissés agrandir leur nid à leur fantasia, chaparder à droite, accaparer à gauche... tant et si bien qu'aujourd'hui les congrégations religieuses sont plus riches et plus puissantes que jamais.

Il n'y a pas de département où les congrégations religieuses n'aient au moins doublé leurs propriétés. Oui, foutre, dans tous les départements — dans tous ! — ces maudites sangsues ont au moins doublé leurs immeubles.

A Paris, même, leur tas a doublé.

Dans la Gironde, la Somme, la Loire, l'Isère, la Marne et vingt autres départements, ça a triplé.

Dans le Maine-et-Loire, la frocaille a cinq fois plus de propriétés qu'en 1881.

Et je ne jaspine là que des richesses connues, avouées : en 1881, les congrégations étaient riches à 800 millions. Aujourd'hui, ça monte à plus de deux milliards.

Or, ce n'est pas tout ! Si on faisait le compte de tout ce qu'ont accaparé ces crapules, sous des prête-noms, on arriverait à un magot dépassant dix milliards.

Mille marmites, voilà une fortune impersonnelle assez rondouillette pour faire loucher le roi des Grinches, Rothschild. Il n'en possède peut-être pas autant !

Comme les jésuites ne sont pas des truffes — il s'en faut, nom de dieu ! — ils ont compris que s'ils opéraient en leur ancien nom, le populo aurait de la méfiance et se laisserait embobiner difficilement. Ils ont fait peau neuve, ont changé d'étiquette et se sont baptisés les Pères de l'Assomption. Puis, se pliant aux circonstances, ils n'ont pas fait les gros yeux à la R. F. ; ils ont même été plus loin et, quand ça a été nécessaire pour la réussite de leurs plans, ils se sont déclarés démocrates et même sociaux.

Voilà pour la théorie ! Dans la pratique ils ont été aussi roublards : ils ont fait servir à leur œuvre d'abrutissement l'engin qui, par sa nature, paraît être un outil de dégrèvement intellectuel, le journal. Sans faire de magne, ils se sont bombardés chieurs d'encre et imprimeurs. Tant et si bien que leur tourne de la rue François I^{er} est farcie de rotatives et est une des plus grandes imprimeries de Paris.

Leur torchon, la Croix de Paris, tire tous les jours à quelque chose comme 300,000 exemplaires.

En outre, ces abrutisseurs accouchent d'une chignée de publications masturbantes, hebdomadaires ou bi-hebdomadaires, le *Parisien*, le *Cosmos*, etc. Sans compter leur torchon secret, la *Croix des Comités* qui ne s'adresse qu'aux initiés.

Ce n'est pas tout. Dans chaque département, cette jésuitaille a installé au moins une succursale de la jésuitière centrale où se publie une *Croix* régionale. Certains départements ont trois ou quatre de ces succursales et autant de *Croix* locales. Ces *Croix* paraissent une ou plusieurs fois par semaine et sont données en supplément du torchon central, la *Croix* de Paris.

Hein, les camaros, quel rude outillage d'abrutissement.

Comprenez-vous, maintenant, que, s'ils sont de franches crapules, ils ne sont pas des truffes, les culs-noirs qui ont su agencer et outiller si chiquement pour leur œuvre abrutissante cette fleur du progrès, la feuille de papier, qui semble être — par son essence — l'ennemie de l'obscurantisme : le journal.

Certes, rien ne leur a manqué pour réussir !

Les jésuites remuent les millions à la pelle et il leur a suffi de vouloir édifier cette œuvre ténébreuse pour la réaliser.

Parfaitement ! Mais, combien d'autres ne manquent pas de moyens et, quoique ça, arrivent à rien ou à pas grand chose.

Mais, ce qui est à comparer à de tels leviers, c'est la maigreur des moyens d'action dont disposent les zigues d'attaque. Sans rien — ou quasiment rien — on arrive à semer les idées de révolte en bon terrain. Que serait-ce si nous avions la possibilité de nous faire connaître nature et de crever la panse aux calomnies felleuses.

Ah foutre, ça ne trainerait guère ! En peu de temps richards et gouvernants seraient foutus en capitade !

—o—

Outre leur puante besogne d'encrassement par le papier imprimé, les nouveaux jésuites ont fait comprendre aux capitalistes que la religion est la clé de voûte de l'exploitation.

Les chameaucrates ne demandaient qu'à se laisser convaincre ! Aussi les pères de l'Assomption ont-ils pu opérer à leur guise : dans quantité de bagnes — surtout dans les départements du Nord — les nonnes sont quasiment les garde-chiourmes des bagnes; il y a des vierges et des crucifix dans toutes les encloîtres, on récite des *pater* et des *ave* une demi-douzaine de fois par jour et le prolo qui ne se donne pas une gueule créline et soumise est saqué d'autor.

Ce n'est pas tout : les mouchards du bague surveillent les lectures des esclaves et celui qui a l'habitude de lire un quotidien est interpellé un beau jour par le sac-à-mistouffes :

— Laisse donc ce quotidien, c'est un sale journal (c'est le *Petit Parisien* ou la *Lanterne* qui sont qualifiés ainsi) je vais t'abonner à *La Croix*. Je te retiendrai l'abonnement à la paye. »

Et le tour est joué ! Voilà un pauvre bougre à qui toute lecture est interdite, hormis *La Croix*.

Quoique ce soit déjà bougrement carabiné, la jésuitaille ne s'est pas bornée qu'à ça : elle a voulu tenir le populo par le ventre, comme elle cherche à le tenir par le ciboulot.

Pour ce dernier but elle a emmanché d'hypocrites *économats* où les prolos doivent s'approvisionner. Ça tue le commerce libre et ça empêche les turbineurs de fonder des coopératives indépendantes. Les commerçants, kif-kif les coopératives, sont vus de mauvais œil par les exploitants crétiens, car, les uns comme les autres peuvent, en cas de grève, faire du credo aux grévistes. Avec les *économats* y a pas cela à craindre : outre la volerie coutumière on s'arrange de façon pour que le turbineur soit toujours redevable au magasin; il se trouve donc dans l'impossibilité complète de rouspéter.

Certes, les pauvres bougres ainsi pris dans l'engrenage ne sont pas d'une bigoterie bien flamboyante. Ils subissent la religion, bien plus qu'ils ne la gobent.

Bien sûr que le jour où la société actuelle sera fichue cul par dessus tête il ne restera pas épais de religionomanie.

Mais, il ne s'agit pas de savoir ce qui se produira après le chambard final ! Il s'agit de voir le présent et foutre, à l'heure actuelle, cette main mise par les jésuites sur la caboche et les tripes des prolos est bougrement terrible.

Elle les paralyse !

La question n'est donc pas de deviner si, une fois la révolution faite, le populo restera crélin ou s'il fichera les superstitions au rancard.

Elle est de savoir comment tenu qu'il est de trente-six façons, intellectuellement et matériellement, il pourra arriver à secouer le joug.

Et, une fois la question ainsi posée, on s'aper-

coit que la recrudescence jésuitarde n'est pas une couillonnade négligeable.

—o—

Ce que je viens de dégoiser me trottait dans le siphon tous ces jours-ci. D'autant plus que le chaudron savoyard qui sert de cloche à Notre-Dame de la Galette battait le rappel des pantouffards : il s'agissait d'une mascarade de neuf jours, en l'honneur du commerce et de l'industrie.

On m'avait affirmé que, pour la circonstance, faute de dévots voulant se résoudre à jouer la comédie, les ratichons de la Butte embauchaient tous les soirs une quarantaine de purotins, les faisant processionner en costume de carnaval et, pour la peine leur donnaient à bouffer et à coucher.

Cré pétard, ceci n'est pas ordinaire !

Ce ne serait rien moins que les mœurs de la putainerie politique empruntés par les marlous du crétinisme pour corser leurs cérémonies : de même qu'on embauchait des camelots pour aller acclamer l'ex-policier de l'Empire, Drumont, retour d'Algérie — de même, on embaucherait des purotins pour aller remplir au Sacré-Cœur un rôle de dévotion.

J'ai voulu en avoir le cœur net !

Donc, samedi soir, avec quelques copains on a été à Notre-Dame-de-la-Galette.

J'ai déjà dit la hieude de cette turne qui est tout ce qu'il y a de réussi comme ignominie et restera le plus parfait échantillon du *style éteignoir* : des portes étroites, cagneuses, basses, — tellement basses qu'on les sent faites pour les types habitués à plier l'échine, à s'agenouiller, à ramper ; en guise de fenêtres, des lucarnes de chiottes ; puis, pour empanacher cette ordure massive, au-dessus d'un énorme tas de maçonnerie émergent une dizaine de bonnets de coton et d'éteignoirs en pierre de taille.

C'est affreux à relouer. Y a de quoi vomir !

L'intérieur répond à l'extérieur : la voûte (pourtant élevée) paraît être basse et les piliers ressemblent à des pattes de gigantesque hippopotame.

C'est toc et c'est mastoc !

Quand nous sommes entrés — il était un peu plus de neuf heures du soir — la représentation était commencée et on se serait cru dans la succursale d'une maison de fous : dans le fond, sur l'estrade, un ratichon psalmodiait une couillonnade en latin et, à tous les quatre mots, les abrutis du public répondaient : « Blou-blou-blou !... Blou-blou-blou !... » C'était un bredouillement charentonnais.

Dans le fond, l'estrade, éblouissante sous l'illumination des cierges avait des aspects de salon de claqué : les enfants de chœur, engoncés de robes rouges et de surplis blancs, kif-kif les pauvres filles des maisons, grouillaient sur les canapés.

C'est le viscère de Jésus qu'on adore là... Ces relents de prostitution sont donc de circonstance !

Heureusement, on met un bouchon aux litaines. Tant mieux, ça devenait barbant !

L'enfroqué Garnier grimpe à l'égrugeoir. Son dégueulage était instructif...

Je voudrais que tous les bons fleux qui s'imaginent qu'une religion crève de sa bonne mort, — sans qu'il y ait besoin de lui donner le coup du lapin — aient pu l'entendre. Et aussi, les âmes sensibles qui s'apitoient sur les tas de pierres que sont les églises et qui, dans un moment de chambard, voudraient qu'on les foute sous globe, sous prétexte que c'est de l'art.

On l'en foutra, nom de dieu !

J'espère bien que le populo ne sera plus aussi jobard que les sans-culottes de 1793, qui se contentèrent de jouer aux quilles avec les saints de pierre des portails, ou que les communards de 1871 qui se sont contentés de rien du tout...

Donc, l'enfroqué Garnier ouvre son égout à paroles : il explique que la haine contre la frôaille diminue et que l'engeance noire gagne du terrain.

Et il a raison : nous ne savons plus haïr !...

Il continue et il affirme que la religion battue en brèche depuis quatre siècles s'infiltré partout et redevient la grande puissance de la terre. Encore un peu et, à l'en croire, le pape dominera le monde... On approche ! Bientôt l'œuvre des jésuites sera complète...

Quelle est cette œuvre ? Le haveux n'en parle qu'à mots couverts. Mais sa trogne de chacal en dit plus que ses palabres jésuitiques. D'ailleurs sa jaspine est assez explicite : il suffit de reculer de quatre siècles pour savoir comment était alignée la société que gobe le maudit Garnier.

Il y a quatre siècles ?... C'était la sainte Inquisition, les bûchers, les supplices atroces...

Garnier s'imaginer qu'on revient à ça.

Il a rien du fiel, le porc !

À la saison actuelle nous sommes il est vrai passablement truffes. Mais, de là à nous payer une reculade de quatre siècles, il y a bougrement loin.

—o—

Avant de dégringoler de son égrugeoir le sac-à-charbon à bavé que, dans la processionnade qui allait suivre, les adorateurs de service étaient, pour la nuit, une brochette de gros patrons de Lille et d'Armentières.

Mensonge, nom de dieu !

Les fameux adorateurs en question étaient les purotins dont j'ai parlé : sur la quarantaine qui avaient été embauchés, — tant ce soir là que les précédents, — les trois quarts au moins exèrent le crétinisme.

La faim seule les a fait marcher !

Pour un quignon de pain, une soupe, un morceau de bidoche, un verre de vin et un plumard — rien que pour ça ! — ils ont participé à cette mascarade.

La procession a commencé par la défilade, un cierge à la patte, de trois ou quatre cents hommes.

Pourquoi ceux-là marchaient-ils ?

Pas par dèche, nom de dieu ! Alors, par abrutissement, par intérêt ?

J'ignore ! Mais ce que je sais c'est que ce chapelot d'andouilles faisait peine à voir.

Derrière, venaient les quarante adorateurs embauchés ; ils étaient frusqués d'une soutane noire, différant de l'ordinaire sac par une colerette rouge.

Ça, des patrons de Lille et d'Armentières ?

Quel bateau ! Leurs trognes minables et ravagées disaient leur misère — et l'affirmaient aussi leurs liquettes qui, au cou, émergeaient des soutanes.

D'ailleurs, y a pas d'erreur : dans le tas j'en ai reconnu plusieurs que j'ai vu traîner sur la Butte.

—o—

Mille charognes, c'était trop !

Nous avons décanillé de l'ignoble turne, serrant les poings...

Et on maudissait autant ces cochons de républicains qui ont mis un quart de siècle à préparer cette recrudescence de crétinisme, que les crapuleux jésuitards qui enténébrent le populo.

« Ah foutre, qu'on a conclu, en se séparant au pied des escaliers de la Butte, à la Prochaine on sera moins couillons que nos paternels de 93 et de 71. On ne sera pas assez bécasses pour transformer les boîtes à oremus en greniers à fourrages ou en salles de réunions... Ah non ! mille dieux, non ! »

CHANSONS GUEUSES (1)

Choses vues

I

*Devant l'étalage ironique,
La faim aux dents, la rage au cœur,
En maudissant la règle inique
Qui le priva de tout bonheur,
Un gueux, passant, le ventre vide,
Prit un pain d'une main avide.*

II

*Viollement, il porte à sa bouche
Et décore le pain sauveur,
Quand, paraissant d'un air farouche,
Le boulanger hurle : « Au voleur ! »
Ameutant la foule passive
Contre l'affamé qui s'esquive.*

III

*Mais, sans force, bientôt il glisse,
Et sur lui, semblable aux corbeaux,
Se jette, en bons chiens de police,
La meute lâche des badauds
Qui ne voit pas, tant elle est vile,
Ce que son acte a de servile.*

LOUIS GRANDIDIER.

(1) A paraître prochainement.

Tuyaux Corporatifs

Congrès corporatif. — Ce congrès aura lieu cette année, à Rennes, vers la fin d'août ou les premiers jours de septembre.

Les syndicats ou groupes corporatifs qui voudront y envoyer des délégués n'ont qu'à y songer au plus tôt.

Quant à ceux qui désireraient faire coller certaines questions à l'ordre du jour, ils n'ont qu'à en aviser le secrétaire de la Confédération du Travail, A. Lagailse, 53, rue du Commerce, Paris.

—o—

Tant que les Congrès ouvriers sont restés sous la coupe des politiciens, ça n'a été que de la roustamponne : c'était des parlements en réduction où les ambitieux ne cherchaient qu'à faire voter des ordres du jour pour en faire parade ensuite dans les parlottes politiques, à l'Aquarium et ailleurs.

Depuis que les syndicats tournent le cul à la politiciaille, c'est une autre paire de manches.

Les Congrès tendent à être de grandes réunions de camaros, venus des quatre coins du patelin pour s'instructionner mutuellement, puiser dans le contact des bons fleux une ardeur nouvelle, élaborer des tactiques, élucider des idées.

Toutellement, une telle conception fout une sacrée morniffe au fourbi des votailles.

Aussi, n'est-ce pas être grand prophète que de prévoir le moment où, dans les Congrès ouvriers, on se bornera à discuter et on négligera de voter : la majorité ne se croira plus le droit d'écraser la minorité.

Grâce à cela on gagnera tout le temps que fait perdre le système des votailles et — ce qui est plus important — les discussions seront plus cordiales et plus approfondies.

EN BANLIEUE

PATRIOTISME DE CRAPULES

Saint-Denis. — Chaque fois qu'un ventru quelconque ouvre son égout à paroles, il ne rate pas d'entrelarder ses mensonges de boniments sur le patriotisme. Car il n'y a pas à dire, tous les cocos qui vivent sur le râble du populo et se roulent les pouces tandis que celui-ci se crève à la peine sont patriotes en diables.

À les entendre, ils sont toujours prêts à tout sacrifier pour la Patrie, car la Patrie, c'est... etc.

On la connaît ! La Patrie c'est leur porte-braise. Leur coffre-fort sonne-t-il le creux « la Patrie est en danger ! » Sitôt rempli elle est sauvée.

Aussi ces bons patrouillards qui nous clament toujours la haine des populos voisins ne se gênent pas pour fricoter avec eux quand ils y ont de l'affure.

L'actuelle chamaille des Espagnols et des Américains en est une preuve.

L'usine Hotschkiss à Saint-Denis vient de recevoir une tialée de commandes d'obus et de boîtes à mitraille pour les Espagnols et c'est par milliers que ces engins de mort partent tous les jours pour l'Espagne.

Les prolos de ce baigne commencent le matin à cinq heures et demie et bûchent jusqu'au soir sept heures et demie. Vous pensez s'il doit s'en pondre des engins pendant cette douzaine d'heures !

Ces pauvres bougres ne feraient-ils pas mieux de planter des choux ? Foutre si.

Mais, dans la garce de société actuelle on s'occupe davantage des moyens de tuer que d'améliorer l'existence du populo.

— A savoir, vont interroger les chatouilleux, si les Espagnols useront tout ça contre les Américains ?

— Bah, quéque ça fout ! Le rabiote servira à civiliser des nègres, — à moins qu'il ne soit utilisé pour apprendre à vivre aux prolos espagnols révoltés, — ou même pour mitrailler les français...

Ça, c'est le patriotisme ! Les capitalistes français n'ont pas de frontières : ils ont prêté de l'argent aux italiens, aux russes, aux espagnols pour s'armer et ils en prêteront aux allemands si on leur promet un meilleur dividende. De même l'usine Hotschkiss approvisionnera l'Angleterre, le Japon, la Chine ou l'Allemagne tout comme elle approvisionne actuellement l'Espagne...

pourvu que la caisse s'emplisse de billets de banque.

Quand donc le populo se rendra-t-il compte de tout ça ?

CHARIVARI A LA FROCAILLE

Aubervilliers. — N'est-il pas triste de constater que la religiosité est toujours vivace !

Les cléricochons se démanchent pire que des fouille-merde dans une bouze de vache : ils veulent reprendre le populo, l'embobiner et le faire reculer.

C'est surtout dans les patelins où on est un peu dessalé que ces gonses cherchent à semer leurs saloperies.

Heureusement que ça ne prend guère !

Dimanche l'enfroqué Garnier et sa bande d'em-papaoutés étaient dégringolés à Aubervilliers, histoire de fêter la Pucelle d'Orléans.

Une messe-conférence avait été emmanchée dans l'église. Comme de juste la contradiction était de sortie, aussie fut devant deux douzaines de pochetees raccolées on ne sait comment que l'abbé Garnier débagoula.

Une nuée de bons bougres ayant eu vent de la comédie s'étaient rassemblés devant la boîte à Oremus et, à la sortie des cagots, ils leur servirent un charivari bath aux pommes.

Comme il n'est pas de bonne fête sans gueuleton, les avaleurs de pains à cacheter s'offrirent pour la fin un dîner champêtre qui eut la déveine d'être troublé par les bons fleux goulant le Père Duchêne et la Carmagnole.

Pour lors, l'engeance noire battit en retraite : les frocards conduisirent leurs oies dans une salle close où l'abbé Garnier put à son aise débloquent ses boniments dégueulasses.

Mais, à la sortie, nouveau chahut ! Dieu étant trop loin pour foudroyer les impies, les frocards avaient été guérir les flicards. Ça n'empêcha pas le populo d'engueuler richement la porcaille crétine.

Si partout les bons bougres agissaient ainsi les jésuites seraient bientôt réduits à élire domicile dans les égouts, — et il n'y aurait ensuite qu'à lâcher les eaux !

Pour le 14 Juillet

A l'occasion de l'anniversaire de la prise de la Bastille, d'ou date — à en croire les monteurs de coup — l'émancipation du populo, le père Peinard va se fendre d'une grande affiche illustrée, dessinée par un copain qui a de la patte.

Cette affiche, du format de celle du candidat à la lune, tiendra tout l'intérieur du canard et le numéro sera tiré sur papier de couleur, afin qu'il puisse être affiché.

Il sera fait un tirage de l'affiche seule et elle sera expédiée aux copains qui en désireront à raison de 3 fr. 50 le cent.

Le seul anicroche de la binaise est que les timbres exigés par la gouvernance pour chacune de ces affiches sont chérots : il faudra un timbre de 18 centimes par affiche. (Ces timbres sont en vente aux bureaux d'enregistrement.)

Pour que l'affiche n'arrive pas après la fête, elle sera prête dès le dimanche 10 juillet et le n° 91 du PÈRE PEINARD qui contiendra l'affiche sera mis en vente le mercredi 13 juillet.

Aux copains qui ont à la bonne le truc des affiches de se patiner et d'envoyer vite leurs demandes.

Grève de Votards

A Angers, la Volière municipale n'étant pas au complet, dimanche, les votards étaient convoqués pour élire trois conseillers cipaux.

A peine un sixième des électeurs se sont dérangés. Ça a été la purée des torcheculs !

Les jean-foutre faisaient une sale gueule : c'est toujours mauvais signe pour leurs privilèges de voir le populo mépriser le suffrage universel.

Il est vrai que les mêmes types qui ne se dérangent pas pour élire un conseiller cipal vont aux tinettes électorales quand il s'agit d'expédier un bouffe-galette à l'Aquarium.

C'est un sacré manque de logique : on doit se torcher de tous les bulletins de vote, qu'ils soient municipaux ou législatifs.



Exploitation carabinée

Fourchambault. — Depuis que cet animal de Moustache est proprio de la « Fonderie » c'est un bagne, pire qu'avant, nom de dieu ! Les contre-coups, têtes de fer blanc, mouchards et gardes principaux gueulent après les prolos, kif-kif des baleines enragées.

Une corporation surtout, celle des hommes de bois, — les modeleurs, — est vue de travers et malmenée.

Il faut dire aussi que les gas ne se laissent pas exploiter sans ronchonner. Et ils ont raison, foutre ! Y a pas de quinzaine où quelques-uns de ces bons fleux ne fassent de la rouspétance. En outre, ils la connaissent dans les coins et ils ne se privent pas de saboter.

Aussi, crédeu, si leur exemple était suivi les exploiters feraient moins les crâneurs.

Mais voilà, un tas de niguedouilles n'osent pas broncher et leur platitude paralyse les initiatives des frangins à la hauteur.

Quand donc ces fausses-couches comprendront-ils que, plus ils se font plats-culs et souffrent-tout, plus ils augmentent l'exploitation et l'oppression dont ils pâissent !

Processionnards

Dieppe. — Grâce aux oisons municipaux qui sont de sacrés cafardiers, les ratichons, jus de réglisse, sacs à charbons, gottons à Jésus, bigottes, culs-bénits et autres empapaoutés jésuitards s'en sont foutus une tranche l'autre dimanche.

Y a eu procession sur toute la ligne !

Dans les rues, sur les places, partout y a eu repositoires, génuflexions, beuglantes canticanilles et autres mabouleries.

On verse à pleins bords l'abrutissement au populo !

Et dire que des godiches sont encore assez jean-jean pour se prosterner devant le soleil en zinc et le pain à cacheter de gros calibre qui est supposé contenir, en chair et en os, le père des mouches.

Quand donc les bons bougres comprendront-ils que les mecs de la haute font semblant de couper dans les catholicades par intérêt ? En effet, les ratichons préchent la résignation et l'obéissance et les richards font semblant d'y couper, afin d'engrener le populo.

Kif-kif un candidat les prêtres promettent plus de beurre que de pain : « Bons turbineurs, qu'ils bavent, soyez sages, travaillez sans bouffer pour engraisser vos maîtres... On vous revaudra ça lorsque vous sucerez les pissenlits par la racine : vous serez à la noce, car vous contemplez la bobine du père des mouches. »

Mais, d'ici que vienne « la bonne mort » tournez la manivelle du turbin jusqu'à la crève ; pendant ce temps-là, les exploiters se feront du lard, en riant de vous trouver si gourdes.

Un de ces quatre matins, les oisons municipaux organiseront quelque pèlerinage au Calvaire... Les temps sont proches ! Il y aura une grande mobilisation de cafards qui dépassera en splendeurs le Concours de musique. Déjà on se précautionne : on a acheté deux cent mille vieilles culottes de chers frères pour en faire de la morue salée à l'usage des pèlerins cléricochons.

Qu'on se le dise ! Fourchambault le républicain de la marine en sera et il goupillonnera Laborde-Noguez pour le consoler de sa veste.

Exploitation maritime

S'il y a un métier dur et terrible, c'est foutre bien celui de pêcheur. On en sait quelque chose à Dieppe !

Les pauvres gas sont grugés comme il n'est pas possible davantage par une sacrée engeance, les *mareyeurs*, — qui sont les intermédiaires, les accapareurs.

Et voici que le progrès s'en mêle. C'est une belle chose, le progrès, — pour les richards ! Pour ce qui est des turbineurs, c'est toujours le même tabac : tant qu'on est costaud trimer sans trêve, quand on est vieux et déclanché crever au

coin d'une borne, — à moins qu'avec des protections on ne décroche un lit d'hôpital... Cochon d'avenir !

Je dis donc qu'il y a progrès chez les pêcheurs : la pêche se fait avec des bateaux à vapeur. Pour les matelots, c'est kif-kif bourriquot, ça ne fait que le beurre des richards.

Pourtant, si les pêcheurs voulaient... il serait d'eux comme de tous les prolos : il suffirait de s'aligner pour vivre sans exploiters !

Couillonades électorales

Feuquières. — Le maire de l'endroit est radical-socialo ; à la dernière foire électorale il présenta au populo un Gellé comme républicain rouge sang de bœuf, disciple de Douville-Maillefeu.

Et voici que le bouffe-galette a voté pour Méline et a demandé que la France soit gouvernée par le pape et les monarchos.

Quel cochon de républicain !

Est-ce le candidat qui s'est foutu du maire ou le maire des électeurs ?

Ou bien se sont-ils entendus comme deux larons en foire électorale ?

Ce qui arrive aux gas de Feuquières est bougrement mérité ! Jadis, c'était de riches fleux qui flanquaient la frousse à la gouvernaille, — aujourd'hui ils se conduisent kif-kif des simples votards et on les blouse.

A l'avenir qu'ils se méfient de tous les culs-gelés et pisse-froids, ainsi que des épice-mars vendeurs d'aveine.

Imitateur de Constans

A Ponts et Marais, un beau dimanche, les pompiers étaient sur la place d'Armes, astiqués et luisants comme des sous neufs.

— Brouh, ça schlingue, dit un sapeur à son voisin. Tu as lâché un pet qui n'est pas de lapin.

— J'ai rien lâché, jura l'autre.

— Alors, c'est Pompe-à-Mort qui a écrasé une sentinelle, ça lui portera bonheur.

Pompe-à-Mort lève son ripaton à la hauteur de l'œil du ronchonneur et montre la semelle vierge de tout attentat.

— Scrongnieugnieu, manœuvrons, sapeurs. Ça chassera les odeurs !

Et on se met en position. Comme Pompe-à-Mort saisissait la lance il recule épouvanté et s'esclame : « C'en est !... »

Il ne se trompait pas. Le tuyau en était farci. S'était-on foutu des pompiers de la république... Il fallait voir ! On enquêta et voici ce qu'on apprit :

Il faut vous dire que la commune est décharde. Elle ne peut pas se payer une pompe. Quand il y a manœuvre ou incendie on emprunte celle d'un industriel du patelin.

Or, l'industriel en question ayant entendu dire que Constans (le massacreur de Fourmies) du temps qu'il était en Espagne, sous Badinguel, avait été marchand de pompes à tout faire, avait eu, la veille, l'idée de suivre cette voie : pour vider les chiottes de son bagne il avait utilisé sa pompe à incendie... C'était une idée de progrès car, habituellement, dans le pays on opère à la cuiller.

Le tort fut d'oublier de dégorger les tuyaux, — ce qui causa la mésaventure de Pompe-à-Mort.

Quand j'aurai dit aux bons bougres que l'industriel en question est ce sacré animal de Durife, y aura plus d'épatement. Hein, il est jovial, le type ! On n'en fait plus de comme lui.

Toujours le carottage !

Béthencourt-sur-Mer. — L'église n'a pas d'horloge. Qué malheur ! Le jus-de-réglisse en est tout bête ; il est allé trouver le maire et, à eux deux, ils ont manigancé un truc pour faire cracher le populo au bassin.

Maire et sac à charbon quêtent à domicile et, influencé par ces deux autorités, le populo casque.

Mais, sacré couillon de prolo, si tu veux savoir l'heure fourre de temps en temps quelques pétards dans une vieille chaussette et achète un coucou.

Les birbes qui te réclament de la braise sont au sac, s'ils veulent une horloge, qu'ils se la paient.

En fait d'horloge tu ferais mieux d'avoir à

portée de la patte une bonne trique pour sonner, sur le râble des jean-foutre, le glas de ton exploitation.

Chaufoir patriotique

A Eu, histoire de chauffer le patriotisme des jeunes gas, afin que, sans trop regimber, ils aillent se faire casser la margoulette pour défendre les pépettes des richards, on a, au champ de navets, édifié un monument à la mémoire des pauvres bougres déquillés en 1870, — ou crampés de froid parce que des vaches de capitalos (les ennemis de l'intérieur, bougrement plus dangereux que les autres) leur avaient fourni des souliers en papier mâché et des vareuses en toile d'araignée.

Mais, pourquoi donc la fête patriotarde se trouve-t-elle retardée?

Je vas vous dire : si le Laborde avait décroché la timballe de bouffe-galette elle aurait déjà eu lieu... Mais il a suffi de sa veste pour refroidir le patrouillotisme de la clique.

Volerie farameuse

Ailly-sur-Somme. — Les chameaux savent inventer des trucs épolants pour ratiboiser le pognon des turbineurs.

Dans ce patelin, qui perche pas loin d'Amiens, il existe un bague de filature et tissage où les pauvres bougres triment dur pour cinquante sous par jour.

Cinquante sous... il n'y a pas gras ! Et encore, ne touchent-ils pas la paye complète.

Voici le truc du singe : le prolo reçoit quarante deux ronds chaque jour qu'il travaille et, au bout de la semaine, s'il a été bien sage, on lui alloue, pour les six jours, cinquante sous de supplément.

Turellement, la plus petite infraction à un règlement stupide, fait perdre le droit à la galette supplémentaire, aussi les pauvres bougres qui la touchent deux fois par mois sont-ils aussi rares que les merles blancs.

Nom de dieu, que faut-il le plus admirer : la roublardise de l'exploiteur ou l'avachissement du populo qui supporte pareille binaire ?

Ecole d'horlogerie

Saint-Nicolas d'Abermont est un patelin galbeux qui perche près de Dieppe, où il ferait bon vivre si patrons et gouvernants étaient de sortie.

Mais voilà, la joie de vivre est gâtée par les charognes de la haute, là comme partout. A part quelques turbineurs qui gagnent à peu près leur vie, c'est la dèche pour la plupart.

On en recausera... Pour l'instant, je veux jaspiner d'autre chose : il y a quelques mois, les quotidiens de Rouen firent un raffut monstre à propos de l'inauguration solennelle d'une école d'horlogerie à Saint-Nicolas.

Ousqu'est cette école ?

Pas visible à l'œil nu !

Pourtant, puisque le préfet est venu l'inaugurer ?...

Voici, je vas casser le morceau : un chameau-crate, fleur des pois des réacs, ayant l'envie d'une décoration, imagina de réunir une dizaine d'apprentis et, tout en les exploitant gentiment, sous prétexte de leur inculquer le métier, il intitula son exploitation : *Ecole d'horlogerie*.

Le jean-foutre n'a rien inventé ! Il y en a des tas de boîtes où on exploite les gosses, sous la jésuitique étiquette d'*école professionnelle*.

« Et la décoration du mec ? »

Tombée dans la limonade avec Méline. Mais, ce n'est que partie remise : le préfet, loyal républicain, continuera à pistonner ce brave réac et on finira bien par le wilsonner.

Cochon de dérivatif

Roubaix. — Le jean-foutre Motte n'a pas qu'une corde à son arc pour tenir le populo empiétre dans la pantoufflerie : outre l'association de malfaiteurs patronaux, l'*Union sociale et patriotique* qui serre le quiqui aux bons bougres, voici que sévit une sacrée épidémie de loufoquisme — épidémie encouragée par les gredins de la haute — c'est à qui s'abrutira à lire le VÉLO et se tourneboulera avec les « sports ».

C'est un abrutissement d'un autre genre que le

genièvre — mais c'est un abrutissement tout de même, nom de dieu !

Et quantité de bons bougres s'y adonnent. C'est un tort, foutre ! Mieux vaudrait mettre de la vélocité à rouspéter contre les patrons.

Ceux qui ne s'embrennent pas dans cette loufoquerie jérémyent sur la déconfiture de Guesde et ils continuent à jaspiner de la « période transitoire » qu'est, à leur avis, le collectivisme. Quand on les pousse à bout, ils avouent que les anarchos sont dans la logique ; mais, auparavant, disent-ils, il faut subir une période transitoire...

C'est aux camaros à les désillusionner ; l'instant est favorable, qu'ils s'y attèlent d'arrachepied.

J'espère bien qu'ils ne sont pas assez nicodèmes pour s'endormir sur le VÉLO ?

Légiféteurs patronaux

Fives est un faubourg de Lille où les bagnes industriels fourmillent. Y a surtout une sacrée boîte fin-de-siècle où les singes, le père et le fils, font à eux deux une sacrée concurrence aux fabricants de lois de l'Aquarium.

Des lois, des décrets et des règlements, il en pleut dans la cochonne de turne Jules Polet !

Et tout passe sans discussion !

C'est arrivé à un point qu'il est même défendu aux pauvres bougres de parler.

Malgré tout ça, très bonnes poires, chaque année, à la fête du galeux, les prolos se fendent d'un cadeau. Cette année, ils ont offert à leur bourreau un porte-plume et un encrier... Cadeau tout plein de circonstance : ce qu'on va en écrire des règlements et ce qu'on signera des renvois d'ouvriers !

Cré pétard, quand donc les turbineurs cessent-ils de plier l'échine ?

Réclamation légitime

D'Abbeville une floppée de copains d'un faubourg m'écrivent :

« Père Peinard, puisque tu passes à l'astique le maire d'Eu, pourquoi oublies-tu son frère aîné qui est maire d'Abbeville ? »

« Notre Bignon ne mérite pas tel oubli : c'est un réac de première. »

« T'as donc des préférences ? Ce n'est pas bien tu devrais être juste pour toute la famille. »

« Ne sais-tu pas que dans les mascarades publiques notre bougre de maire gueule toujours « Vive la France ! » et qu'il n'ajoute jamais « Vive les femmes de terre frites ! » »

Vieux frères, le gniaiff-journalaux n'a pas de préférence : il astique tous les jean-foutre sans distinction, seulement il aime bien ne pas taper à côté, — donc envoyez des tuyaux sur le chameaucrate en question.

Association de malfaiteurs

Saint-Chamond. — L'association des malfaiteurs fabricants de lacets commence à donner des résultats : il y a une sacrée baisse des salaires et les exploiters se montrent plus charognes que jamais.

Dans l'usine Castel Pâtissier comme une bonne bougresse ne voulait pas plier assez l'échine la sacrée margoton de contre-maitresse lui est tombée sur le poil, l'a passée à tabac et l'a ensuite fichue à la porte.

Et ça ne fait que commencer ! Si les victimes n'y mettent pas ordre les charognades patronales ne s'arrêteront pas en chemin.

Hé donc, pourquoi les prolos — tant bons bougres que bonnes bougresses — n'essaieraient-ils pas du sabotage ?

Quand les patrons s'apercevront qu'à chacune de leur vacherie correspond un engorgement des machines, un ratage de boulot ou autre fourbi ; quand ils constateront que pour voler vingt sous à un ouvrier ils perdent dix francs... ils réfléchiront.

Et, en attendant que la Sociale s'amène ce sera toujours ça.

Minec de miracle !

Chateaufort est un petit pays du Cher où y a des gas délurés. A preuve le miracle qui s'y est produit la nuit de la Fête-Dieu.

Les cléricafards avaient construit un reposoir sur la place du Marché et, comme ils s'y étaient pris la veille, dans la nuit, un mariote alla s'y reposer et, au bon endroit, il y posa une belle pêche.

Le lendemain, les cléricouillons humèrent le miracle et le trouvèrent plus large qu'une hostie. Ils n'en processionnèrent pas moins tant et plus.

A qui la faute sinon aux gas dessalés qui, pour faire concurrence à l'eau bénite devraient tout au moins asperger les jésuitards du contenu des vases inlimes.

De telles bénédictions seraient plus efficaces contre la superstition que les bafouillages des anticléricaux.

D'ailleurs, les anticléricaux sont presque tous des habileurs — et ceux du conseil cipal de Chateaufort ne font pas exception : ils ont interdit la procession après la Fête-Lieu.

Ah foutre, si cette gourde ne maire « qui veut contenter tout le monde » y mettait moins de façons, si des pauvres bougres s'avaient de se balader dans les rues drapeau rouge ou noir déployé : l'interdiction ne viendrait pas après la manifestation.



En Hongrie la gouvernance tire des plans, à cause de l'approche de la moisson, pour brider les moissonneurs. On craint que dans ces immenses plaines où se dressent des océans de blé, les campluchards ne fassent du chabanais, pire encore que l'an dernier.

C'est que, c'est pas des fausses-couches ces gas-là, mille dieux, non ! Ils n'y vont pas avec le dos de la cuillère et ils ne comprennent la grève que la faucille à la main. L'an dernier, grâce à leur nerf, dans certaines contrées les aristos durent accepter les conditions des moissonneurs.

Cette année, pour éviter pareils anicroches, les crapules de la haute s'y prennent d'avance et se préparent à envoyer des troubades.

Toujours aussi aveugles que crapules, les bandits de la haute !

Qu'ils y songent, les monstres : s'ils exaspèrent les culs-terreux au point que ceux-ci fassent voler le coq rouge sur l'océan des blés, ce n'est pas le sang des moissonneurs qui suffira à éteindre si vaste incendie.

Angleterre. — Depuis des semaines et des semaines les mineurs du pays de Galles sont en grève. Et ils sont une chiée, plus d'une centaine de mille !

Seulement, ils ont été tellement calmes et inodores qu'ils tirent bougrement la langue et qu'ils vont être obligés de rentrer à la mine, sans avoir obtenu un liard d'amélioration.

Voilà ce que c'est que de manquer de nerf ! Si les gueules noires avaient été davantage rouspéteurs, ils auraient eu chance de se faire respecter par les exploiters qui, crainte du pire, auraient vivement mis les pouces.

Mais voilà, tout comme les mécaniciens l'an dernier, les mineurs du pays de Galles n'ont pas compris que la grève n'est rien autre qu'une des formes de la guerre sociale et que, qui veut la fin doit vouloir les moyens.

Ce n'est pas en chatouillant les richards avec des plumes de paon que les bons bougres les amèneront à composition. Il y faut de plus solides arguments !

Italie. — Les tribunaux militaires continuent à dévider les condamnations ; mais comme la peine de mort est abolie dans le patelin ils doivent se borner à accumuler sur leurs victimes les années de réclusion.

Et ils ne s'en privent pas les juges galonnards !

Presque tous les accusés du procès des journalistes de Milan (dont j'ai causé) qui était une salade de républicains, de socialos, d'anarchos, ont été salés ferme.

Et les précheurs de calme trinquent autant — sinon pire — que ceux qui ont agi.

La leçon est dure ! Souhaitons qu'elle soit efficace.

Une autre leçon qui se dégage des événements

Italiens, c'est la condamnation du parlementarisme :

Avant les émeutes, les députés socialistes avaient, sans succès, réclamé la suspension des droits sur les blés — la gouvernance ne céda que sous la pression chambardeuse du popolo affamé.

En outre, le Parlement qui n'avait su rien faire avant les émeutes n'a rien su faire pendant : on l'a mis en congé et il n'a pas pipé mot. Depuis, il a essayé de protester contre la répression, mais le roi, appuyé sur les généraux, se fout des jérémiades des empotés.

Conclusion : le popolo doit opérer directement et envoyer pêter ses représentants!

Flambeaux et bouquins

Louise Michel vient de publier chez Stock, *LA COMMUNE*, un bouquin tout palpitant de vie et de révolte.

On peut se le procurer aux bureaux du PÈRE PEINARD, 2 fr. 50 l'exemplaire.

Communications

Paris

— Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XII^e. Les camarades se réuniront le dimanche à 8 h. 1/2, salle Delapierre, 158, rue de Charenton.

— Groupe Communiste du XIV^e. Réunion tous les dimanches, à 3 h., 31, rue de l'Ouest.

— LA BASOCHÉ, groupe libre des clercs de notaires, avoués, etc. Siège social, 85, Bd Magenta et 1, rue de Chabrol, maison Pillas. Permanence tous les mardis et vendredis de 9 à 11 heures du soir.

En dehors des questions corporatives traitées, le groupe donne des consultations gratuites sur toutes affaires civiles (successions, divorces, ventes, baux), affaires commerciales et correctionnelles, justice de paix, prud'hommes, accidents du travail et notamment sur la loi du 12 janvier 1895, oppositions sur les salaires des ouvriers et employés.

Les personnes qui solliciteront des renseignements par correspondance, devront joindre un timbre pour la réponse et écrire à M. G. Ferrin, 85, boul. Magenta, Paris.

— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationaux. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève.

— Les Libertaires du XV^e, réunion tous les dimanches soir chez Béza, 116, boul. de Grenelle.

— Au XVII^e, les camarades se réunissent le samedi chez le bistrot, coin de la rue Balagoy et de l'impasse Compoint.

Banlieue

SAINT-DENIS. — « Les Eaux », réunion le jeudi (endroit convenu) et le samedi, à 8 h. 1/2, salle Ollivier, rue du Port (local de la Verrerie-Ouvriers).

— « Jeunesse Egalitaire », réunion le mardi, salle Ollivier, rue du Port.

Clichy-Levallois. — Tous les copains sont invités à se réunir salle Durand, 7, rue Valentin, dimanche à 2 h. pour une balade.

Prière d'apporter des journaux pour distribuer.

AUBERVILLIERS. — Prière aux copains de se trouver samedi chez le camarade Emile. Urgence.

SAINT-OUEN. — Dimanche à 2 h., réunion publique antiélectorale, près des Ecoles de la Mairie.

Orateurs : Brunet, Sadrin, Tortelier, etc.

Province

— Les camarades Marestan et Verleye allant vers le milieu du mois de juillet de Lyon à Marseille par Bourgoin, Voiron, Grenoble, St-Marcellin, Romans, Valence et les villes du cours du Rhône jusqu'à Arles se proposent de faire, dans ces villes ou dans celles intermédiaires sur cet itinéraire quelques conférences et fêtes familiales.

Ils prient les camarades qui s'intéressent à la propagande dans ces endroits d'entrer en communication avec eux. Reire à Léon Verleye, 229, rue de Créqui, Lyon.

LYON. — Vendredi 1^{er} juillet, à 8 h. 1/2, conférence par Jean Marestan et Léon Verleye sur le nationalisme, l'antisémitisme et le socialisme clérical.

Dimanche à 8 h. 1/2, au Comptoir Lyrique, rue Bugaud, soirée familiale.

LEMOANS. — La Jeunesse Libertaire se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 131, faubourg de Paris. P. B. — Les camarades qui détiennent des livres sont priés de les rapporter au plus tôt.

— Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussoubs; Papy, rond-point Garibaldi; kiosque de la Poste et kiosque place Jourdan.

AMIKS. — Les camarades sont invités à se réunir le samedi à 8 h. 1/2 du soir et le dimanche, à 5 h. du soir, au Cent de Piquet, faubourg du Cours.

CERTS. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Caetan, quai de Booc.

TROYES. — Montpellier, impasse Breaquin, vend et porte à domicile le « Père Peinard » le « Libertaire » et les « Temps Nouveaux », ainsi que les brochures libertaires.

NIMES. — Les libertaires réunis se trouvent tous les samedis et dimanches Bar du Musée Paul Courbet.

Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

— Afin de faciliter la propagande et la vente des journaux libertaires le vendeur de Nîmes prévient les camarades qu'il se trouve à midi, bouillon Duval, derrière le grand temple, de 1 h. 1/2 à 2 h. rue Cotelier, 6, de 2 h. à 5 h. bar Nîmois, à droite de la gare.

— Nîmes. — Le camarade Pourdrier, 30, rue de Metz prévient les personnes qui désirent prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

Centon : samedi 2 juillet, à 8 h., soirée familiale, café St-Maurice, 153, rue du Barbâtre.

Chants et poésies; bal.

Entrée : 6 fr. 20.

ROMANS. — Appel est fait aux militants pour qu'ils sortent un peu de chez eux et aillent chez le camarade Belle qui reçoit les journaux.

MARSEILLE. — Les journaux, brochures et chansons libertaires sont criées par le camarade Coradi.

— La Jeunesse Anarchiste donnera une causerie tous les jeudis, à 9 h. du soir, bar des Vignobles, 14, passage des Folies-Bergères.

— Quelques camarades du quartier d'Arène afin de décentraliser le mouvement invitent les camarades du quartier à se réunir au bar Toussaint, 227, avenue d'Arène, le jeudi et le dimanche.

LE MANS. — Les lecteurs du « Père Peinard », des « Temps Nouveaux » et du « Libertaire » se réunissent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, salle Stroz, avenue de St-Gilles.

DUNKERQUE. — Le « Père Peinard » est en vente chez le dépositaire, Alfred, 30, rue du Sud et dans les kiosques de la ville.

LE HAVRE. — Le « Père Peinard » est crié par Barrey, 20, rue de la Bourse et en vente dans tous les kiosques.

LOMBREUX. — Les camarades bordelais sont avisés qu'ils trouveront à la buvette tenue par le camarade Ch. Cavuille, route de Bayonne, 103, les journaux, brochures, etc. On porte à domicile.

ROUBAIX. — Les copains désireux d'avoir les journaux et brochures libertaires n'ont qu'à s'adresser chez Impens, au Franc Bourleur, rue du Grand Chemin.

Les camarades prient Bourguier d'envoyer les bouquins de la bibliothèque.

SALON. — Réunion des libertaires Salonais, jeudi, samedi et dimanche au Bar Américain, cours Carnot.

SAINT-CHAMOND. — Les camarades invitent les jeunes gens soucieux de leur liberté à se rendre tous les samedis de 7 h. 1/2 à dix heures du soir et le dimanche à 3 h. du matin, au Pont-St-Pierre, 2, chez Dautre, bistrot.

TARARE. — Le « Père Peinard » et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

— Les copains se réunissent tous les dimanches dans la soirée, chez Crarles, cafetier, rue Belfort.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

En vente aussi, la brochure : les « Variations guesdistes ».

GAP. — Le « Père Peinard » et toutes les publications libertaires sont en vente chez Lindsay, kiosque en face la caserne vieille.

Extérieur

LITGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schleich, 85, quai d'Orban.

CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

Petite Poste

R. Tunis. — M. Troyes. — M. Oyonnax. — C. Nice. — (Buenos Ayres: V. Porto Alegre; M. Verriers, par T. N.) — B. Marseille. — C. Roums. — F. St Tulle. — D. Bethel. — H. Orléans. — H. Vienne. — N. Toulouse. — P. A. Trézazé. — H. Angers. — C. La Motte. — Reçu règlements, merci.

— Moresu, coiffeur, demande des nouvelles de Leleuf.

Pour la Révolution Italienne

Le groupe a reçu le total de 156.50, y compris le bérécide net des réunions organisées. 100 fr. ont été envoyés à Enrico Ferri, 50 fr. ont été remis à plusieurs camarades réfugiés à Paris, 10 fr. à

Louise Michel pour les frais de sa venue à Paris, et 16.50 restent en caisse.

Ce fond de caisse sera employé à aider l'édition d'une brochure sous presse dont les bénéfices de la vente seront acquis de nouveau aux camarades Italiens.

Les camarades qui veulent encore aider les victimes de Milan peuvent continuer leurs envois.

En vente aux bureaux du Père Peinard

LES ALMANACHS DU PÈRE PEINARD POUR 1897 ET 1898. L'exemplaire, 0.25; franco, 0.35.

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD POUR 1894 (salet).

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD POUR 1896, rare; 0.50, franco 0.90.

Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exempl.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine.

AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRE PAYSANS, par Malatesta.

PREMIÈRE DÉCLARATION D'ÉTIÉVANT.

LE MACHINISME, par Jean Grave.

LA PANACÉE-RÉVOLUTION, par Jean Grave.

IMMORALITÉ DU MARIAGE, par René Chaugh.

EN PÉRIODE ÉLECTORALE, critique du suffrage universel, par Malatesta.

Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exempl.

NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le « Libertaire ».

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du « Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes ».

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

LES ANARCHISTES ET LES SYNDICATS, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exempl.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvier.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Surin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

Divers

BOYCOTTAGE ET SABOTAGE, rapport de la Commission du Boycottage au Congrès corporatif tenu à Toulouse en septembre 1897. — Deux brochures pour 0 fr. 05. Par poste, l'ex. 0.05, dix ex. 0.25.

GUEULES NOIRES, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert, 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

La collection de LA SOCIALE, 1895 et 1896, 76 numéros, brochée, 7 fr. 50; franco, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, l'année, brochée, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD (nouvelle série), 1896-1897, 62 numéros, 8 fr.

L'affiche du P. P. au Populo, le CANDIDAT A LA LUNE, chaque affiche 0.10, franco 0.15.

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60; franco, 0 fr. 70.

DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.

ENDEHORS, par Zo d'Axa, le vol., 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8°, 5 francs.

En volume à 2 fr. 50; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.

LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

DE LA COMMUNE A L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

LES JOYEUSetés DE L'EXIL, par Ch. Malato.

DE MAZAS A JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.

BIRINI, par Darien.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISME-SOCIALISTE, par Hamon.

Le PÈRE PEINARD est expédié en province le jeudi, les dépositaires doivent le recevoir le vendredi, ou dans les régions éloignées le samedi matin au plus tard.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le Gérant : L. GRANDIDIER.

Imp. L. Grandidier, 15, rue Lavieuville, Paris



Le dernier bain du Miséreux.